

## † Le peintre Arthur Morard

La mort du peintre Arthur Morard, survenue brusquement dans sa soixante-huitième année, le 15 novembre dernier, a causé à tous ses amis la plus douloureuse stupéfaction. Nul ne prévoyait la fin si prématurée de cet homme dont la robustesse semblait être garante d'une vie encore longue et féconde.

Arthur Morard était né à La Chaux-de-Fonds. Il fit ses études à Neuchâtel où il obtint sa maturité. Cependant, le goût très vif de la peinture, qui l'avait déjà poussé à dessiner dans son tout jeune âge, devint si impérieux qu'il décida de se consacrer entièrement à l'art. Il demanda alors une bourse, qui, vu son talent, lui fut accordée. Elle lui permit de venir à Genève, en 1902, et d'entrer à l'école des Beaux-Arts.

Il fréquenta les classes de Jules Crosnier, Gilliard, Vibert et Léon Gaud. C'est là que nous nous rencontrâmes. C'est à l'école des Beaux-Arts aussi qu'il connut celle qui devint sa femme et qui partagea avec tant d'affection et de vaillance les aléas de sa vie d'artiste.

Puis ce fut Paris, la visite des musées, la prise de contact avec les chefs-d'œuvre des grands maîtres, la découverte aussi des ciels de France dont la douceur, surtout pour un peintre, sait conférer aux bords de la Seine et de la Marne une si pénétrante poésie.

Ce fut ensuite l'Italie, Rome, Florence, qui achevèrent de former son œil et son goût.

De retour au pays, Morard ne fit que passer par Genève pour aller se fixer en Savoie, à Vétraz-Monthoux, dans cette région qu'arrose si heureusement la Menoge. Elle inspira à l'artiste nombre de toiles reflétant toutes, déjà, cet état de grandeur, de sérénité, qui fut la marque constante de ses recherches d'artiste. Deux peintures de cette époque appartiennent au Musée de Genève, et leur seule contemplation dira mieux que je ne puis le faire le respect et l'émotion de Morard devant la nature.

Pendant plus de trente ans l'artiste œuvra dans cette région savoyarde, mais les menaces d'une nouvelle guerre, le désir aussi de se rapprocher de son pays et de ses amis le ramenèrent à Genève où, après un court séjour à Arare, il se fixa définitivement à Versoix, au bord même de ce lac dont il allait peindre incessamment les rives et les aspects changeants jusqu'à ses derniers jours.

C'est là, semble-t-il, que son talent connut enfin son plein épanouissement.

Morard ne fut pas, en art, un « simple » un chanteur de la nature et du jeu des sons. Il sut dire ses enthousiasmes d'une façon très personnelle, au moyen de cette touche large, simplificatrice, que son pinceau chargé de pâte posait hardiment sur la toile. Il sut enfin — ce qui n'est pas si commun — rester lui-même. Jamais, en effet, Morard ne se mit à la remorque de quiconque. Jamais non plus il ne fit de concession à personne ni à aucune des idéologies dont notre siècle est si prodigue. Non qu'il les jugeait avec indifférence ou dédain, mais parce qu'il était sûr de trouver en lui-même ses propres moyens d'expression.

On peut penser ce que l'on voudra de semblable attitude, mais on devra convenir qu'elle force le respect.

Le mot de noblesse vient aux lèvres devant son œuvre. Noblesse et sérénité aussi dans sa vie, dans ses pensées, ses jugements, dans cette acceptation d'une destinée pas toujours exempte de déboires et de soucis de tous genres.

Physiquement, l'homme frappait par sa beauté. Cette haute taille, ce masque énergique, cuivré, aux plans magnifiquement ciselés, l'éclat de ses yeux, ne pouvaient en effet appartenir qu'à une âme d'élite. C'est bien ainsi qu'il apparaissait à tous ceux qui l'ont connu et qui eurent le privilège d'être de ses amis.

Espérons que bientôt une exposition pourra être organisée qui résumera l'effort de cet artiste, de ses premières peintures, si sages encore, si appliquées, à ses dernières œuvres, tout empreintes de joie et de lumière, qui sont l'affirmation de sa personnalité.

*Emile HORNING.*